L'héraldique funéraire

Autor(en): **Andreani, Tiziana**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'archéologie romande**

Band (Jahr): **143 (2013)**

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-835788

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'héraldique funéraire

Tiziana Andreani

Bien avant d'être élevée au rang de science, l'héraldique a longtemps été un code « linguistique » et graphique précis [1]. Les règles strictes concernant le juste emploi de la partition, des émaux et des meubles ne contraignent pas totalement la liberté de l'artiste qui représente les armoiries : celle-ci se reflète dans le dessin de l'écu et surtout dans ses ornements extérieurs (ou « parahéraldiques »). En outre, la représentation des armes varie selon les époques, d'une mode formelle à l'autre. Quant au succès que rencontrent les blasons, il se fonde sans aucun doute sur un intérêt et un usage conséquents, particulièrement en Suisse, où l'on connaît une continuité remarquable de l'usage d'armoiries du XIIe au XIXe siècle [2].

A la fois signes d'identité, marques de propriété ou de donation et éléments décoratifs, les armes se retrouvent alors sur divers objets d'art et de la vie quotidienne. De nombreux supports présentent les blasons de leurs possesseurs ou donateurs tels que les vitraux, les tapisseries, les meubles, les ex-libris, les sculptures, les panneaux peints, les portraits, de même que les pièces d'orfèvrerie et de porcelaine ou faïence [3]. Les armoiries du maître et de la maîtresse de maison ornent ainsi la demeure et la table en affirmant l'ancienneté et la pérennité de la famille. Les blasons se rencontrent également dans les églises, des murs aux voûtes en passant par les vitraux, les peintures murales, les litres [4], les chapiteaux, et finalement, au sol même, sur les monuments funéraires. Les lieux de culte peuvent donc s'avérer de véritables musées héraldiques [5].

Par ailleurs, les armoiries constituent les premiers, voire les seuls éléments figuratifs existant dans les églises réformées en terres vaudoises. En effet, avec les vitraux, les monuments funéraires permettent la réintroduction d'un décor figuratif dans l'univers visuel des protestants où les représentations humaines par l'image sont rares [6]. L'héraldique peut dès lors apparaître comme une forme de portrait élaboré uniquement à l'aide de couleurs et de figures en partie métaphoriques. A chaque famille et parfois même à une branche particulière de celle-ci correspond un blason reconnaissable. Ainsi, l'examen des armes permet non seulement d'identifier clairement le lignage du défunt en question, mais également de situer un monument funéraire dans le temps grâce à la forme de l'écu et aux choix de ses ornements extérieurs. L'étude du décor héraldique des tombeaux de la période bernoise (1536-1798) dans le Pays de Vaud paraît par conséquent indispensable d'autant plus qu'elle n'a jamais été effectuée auparavant.

Au service des monuments funéraires : la représentation symbolique d'une dynastie

Différents facteurs ont contribué à l'essor du langage armorié entre la fin du XIVe et le début du XVIIIe siècle en Suisse. L'accès ouvert au port de blason paraît toutefois comme le plus important. En effet, il permet d'afficher son appartenance à un lignage inscrit dans le temps ou à une collectivité précise. Les armes deviennent un indice social que certaines classes dirigeantes vont utiliser de manière politique dans le contexte historique particulier de la Réforme et de la conquête bernoise. Les familles patriciennes se servent alors de leurs armoiries et de celles de la République comme symboles de leur autorité légitime sur les terres conquises. A la même période, les anciennes familles nobles vont également faire usage de leurs blasons

1. Bouyé 2002, p. 19.
2. Pastoureau 2002, p. 9.
3. Mérindol 1994, p. 93.
4. Pastoureau 1997, p. 269. Une litre armoriée est une bande noire tendue ou peinte aux armes du défunt et de sa famille.
5. *Ibidem*, p. 268.
6. Grandjean 1982, p. 116 ; Lüthi 2006, p. 90.

pour affirmer leur antériorité face aux nouvelles prééminences. Avec la fermeture progressive de la bourgeoisie dès le milieu du XVIIe siècle, les nobles et les patriciens doivent rechercher et produire les preuves de leur rang, particulièrement les anciennes familles nobles vaudoises. Bien que les armoiries n'aient jamais été le privilège d'une classe sociale particulière[7], elles sont indéniablement liées au pouvoir et à son affirmation. Il n'est donc pas anodin qu'un grand nombre de supports soient mis à disposition du langage héraldique qui leur confère dès lors « une sorte d'état civil »[8].

L'usage constant et presque systématique du langage héraldique dans la décoration funéraire est l'un des témoignages de la recherche par les familles patriciennes d'une affirmation de leur autorité et une volonté de s'inscrire dans l'histoire. Rappelons ici que ce besoin concorde avec le développement de la généalogie[9]. Or, à l'instar des litres armoriées de la « chapelle » des seigneurs de Clavel à Ropraz (fig. 37), reconstituer son lignage et l'exposer publiquement via des peintures murales, des vitraux ou des sculptures, c'est aussi raviver le souvenir de ses ancêtres. Un lien arborescent réunit désormais les morts et les vivants qui constituent une seule et unique communauté. Le temps et l'espace n'existent plus : les disparus sont ici présents à travers la célébration de leur mémoire. Cette célébration est particulièrement importante pour les descendants qui deviennent de fait les garants d'un pouvoir légitime des biens en leur possession. Si la mémoire des ancêtres n'est pas entretenue ou rappelée par divers moyens, la trace symbolique de ce pouvoir se perd.

Or, les lieux propices à la *memoria* des aïeux ne sont autres que leurs dernières demeures : les tombes. Une grande majorité d'entre elles sont ornées d'un décor armorié, indifféremment des moyens financiers utilisés. Pendant un siècle, du XVIIe au XVIIIe, l'essentiel de la décoration semble reposer sur l'héraldique. Celle-ci peut alors s'accompagner d'une iconographie spécifique et personnalisée, à l'exemple des trophées martiaux dans le cas de carrières remarquables[10]. Le langage armorié est donc précieux dans la représentation symbolique de l'image du défunt. Toutefois, bien plus qu'un portrait posthume, ces armes expriment également le symbole d'une dynastie.

Quelques-unes font vraisemblablement l'objet d'iconoclasme durant la révolution vaudoise de 1802 : on martèle alors les blasons liés aux grandes familles bernoises jusqu'à les rendre illisibles. Au mieux, seul l'élément marquant le pouvoir est mutilé, à l'exemple de la couronne timbrant l'écu sculpté du tombeau d'Albert Thormann († 1757) au temple d'Yverdon. Sur la dalle d'Anna Maria von Hallwyl († 1679), à l'abbatiale de Romainmôtier, les armes de sa famille et celles de son mari, probablement le bailli Jean-Rodolphe de Diesbach, sont en revanche bûchées.

L'évolution des décors héraldiques funéraires

Dans le Pays de Vaud, pour l'Ancien Régime, seul un quart des monuments recensés ne présente pas de décor héraldique. Le plus ancien tombeau armorié conservé est celui d'Etienne de Loys († 1613) à la cathédrale de Lausanne (fig. 64) ; dès lors, la présence d'un décor héraldique est constante jusque dans les années 1780. Quelques lacunes s'observent aux alentours des années 1650, époque à laquelle la moitié des monuments conservés ne comporte aucunes armoiries[11]. Les autres affichent un simple écu sans décor parahéraldique, à l'exemple de l'austère dalle de Georges Tribolet († 1662) à l'église de Concise (fig. 87). D'autres lacunes surviennent à partir de 1780 jusqu'à la fin de la période bernoise. Celles-ci sont sûrement le reflet d'un contexte idéologique et politique précis précédant la chute de l'Ancien Régime.

La richesse du décor armorié ne semble pas liée aux moyens financiers du défunt ou de sa famille, mais plutôt à son statut au sein de la société. Les vertus et les mérites du disparu sont exaltés dans une iconographie funéraire spécifique, à l'exemple du monument et de ses figures allégoriques de François-Louis de Pesme († 1737) au temple de Saint-Saphorin-sur-Morges (fig. 67). Par ailleurs, si quelques armes ont été supprimées à la révolution vaudoise, les trophées martiaux et autres mérites personnels n'ont jamais été touchés[12]. En outre, le langage armorié ne se modifie pas selon sa destination. Il n'y a donc pas d'héraldique funéraire spécifique, si ce n'est une nette absence de polychromie dans les écus – à l'exception des monuments de Jeanne-Marie Stürler († 1730) à la cathédrale de Lausanne, de Beat Jakob May († 1730) à Nyon,

7. Pastoureau 1997, p. 209.
8. Pastoureau 2002, p. 9.
9. Butaud, Piétri 2006, p. 43.
10. Grandjean 1988, p. 518. Exemples des monuments d'Abraham Duquesne († 1688) à Aubonne, de Karl Dachselhofer († 1700) à l'église paroissiale de Payerne, de Georg Thormann († 1717) à Avenches, d'Anton Wurstemberger († 1733) au même lieu, de Johannes Stürler († 1737) à Begnins, de François-Louis de Pesme († 1737) à Saint-Saphorin-sur-Morges, et ceux de Samuel († 1756) et de Philippe-Germain († 1756) Constant de Rebecque à la cathédrale de Lausanne.
11. Ce sont les monuments de Maria Dachselhofer († 1656) et de Barbara Tscharner († 1657) au lapidaire de Romainmôtier, ainsi que les dalles de Johanna Weys († 1657) à Rougemont, d'Abraham Chasseur († 1658) à Yverdon, et d'un-e inconnu-e († 1661) à Aigle.
12. A l'exemple du monument de Samuel Jenner († 1779) à Romainmôtier.

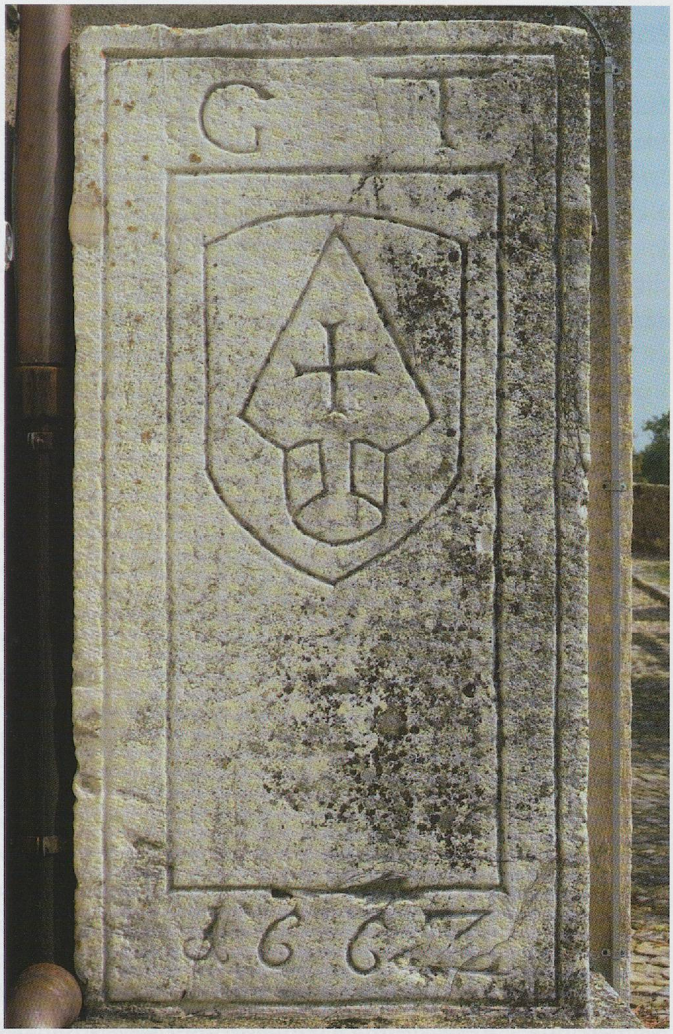

Fig. 87. Concise, église réformée, monument de Georges Tribolet († 1662) (Photo Laurent Dubois).

et de David Steiger († 1733) à l'église de Bière (fig. 88). La représentation des blasons est cependant fidèle à la description donnée par les armoriaux. Les graveurs et les sculpteurs, de même que les commanditaires semblent posséder une bonne maîtrise de l'héraldique, particulièrement dès le début du XVIIIe siècle, où les hachures dites « conventionnelles », exprimant les émaux, apparaissent sur les écus funéraires [13]. Un renouvellement de la mise en scène et en valeur des armoiries s'observe également à la même période. Cette maîtrise et cette connaissance de l'héraldique sont à relier avec l'engouement de la société pour l'histoire et la généalogie qui débute dès la fin du XVIe siècle et s'exprime notamment dans l'usage de reliures et d'ex-libris armoriés [14] qui ont pu servir de modèles aux sculpteurs.

Si la représentation des armes demeure fidèle aux règles héraldiques à travers les siècles, la place allouée aux

13. Le premier exemple hachuré de notre corpus est la dalle d'Emmanuel Tribolet († 1706) à Concise.
14. Pastoureau 2002, p. 9.

Fig. 88. Bière, église réformée, monument de David Steiger († 1733), détail (Photo Laurent Dubois).

blasons, le contour de l'écu et ses ornements parahéraldiques connaissent en revanche de profondes mutations formelles, liées à l'évolution des courants artistiques internationaux.

La place du décor armorié

L'utilisation de la plage centrale pour les armoiries, dans la tradition médiévale, subsiste jusqu'au milieu du XVIIe siècle [15]. Mais dès 1600, le décor héraldique tend à occuper le registre supérieur du tombeau, « poussé » vers le haut par l'allongement progressif des épitaphes [16]. Dans le cas des monuments plaqués, les armoiries se placent parfois en couronnement, dominant ainsi l'ensemble de la structure, comme sur l'édicule dédié à Barbara Widenbach († 1652) à la cathédrale de Lausanne. Bien qu'il puisse sembler que le décor héraldique soit déprécié au profit du texte, il gagne « en relief et en virtuosité » [17]. Quant aux armes qui se situent dans la partie inférieure du tombeau, en dessous des épitaphes, elles constituent des cas particuliers comme dans le cas des monuments d'Albert

15. A l'exemple des monuments de Hans Jakob Wagner († 1626) à l'église paroissiale de Payerne, d'Hélène Tiller († 1628) au lapidaire de Romainmôtier, de Thobias Laube († 1630) à Noville, de Jakob von Greyerz († 1635) à la cathédrale de Lausanne et de Catharina Tribolet († 1645) au même lieu.
16. Lüthi 2006, p. 92.
17. *Ibidem.*

Fig. 89. Assens, église mixte Saint-Germain, monument de Louis-Auguste d'Affry († 1793) (Photo Laurent Dubois).

Thormann († 1757) et de Samuel Jenner († 1779), dont la partie supérieure est occupée par une armure (fig. 72).

Généralement séparées du reste de la composition, les armoiries sont souvent mises en valeur dans les premiers temps par un cadre incisé ou en relief, puis, dès le milieu du XVIIe siècle, par un cartouche de plus en plus complexe. Le décor armorié tend à disparaître dès 1780 à l'exception des monuments de Henrichetta Margarita von Wattenwyl († 1785) à Aigle, de Louis-Auguste d'Affry († 1793) à Assens (fig. 89), de Beat Rodolphe von Tavel († 1794) à Aubonne, et de Niklaus Alexander von Wattenwyl († 1812) à Mollens. Cet effacement progressif coïncide avec la révolution vaudoise, la fin de l'Ancien Régime et l'abolition des privilèges, dont les armoiries demeurent un signe tangible.

Le contour de l'écu

N'ayant aucun rôle emblématique ni de signification particulière, le contour de l'écu varie selon les régions, mais surtout selon le goût stylistique des époques et l'imagination de l'artiste. Il est par conséquent difficile de dresser une typologie chronologique des diverses formes des écus funéraires du corpus. Michel Pastoureau souligne d'ailleurs que les armes incisées ou sculptées dans la pierre connaissent davantage de mutations formelles que les blasons peints ou gravés [18].

Dès les premières décennies du XVIIe siècle, la targe à deux encoches symétriques et à la pointe arrondie est le premier profil rencontré, à l'exemple du monument d'Etienne de Loys († 1613). La pointe s'aiguise, le chef se bombe à la manière des emblèmes de Susanne Horn († 1618) à Aigle. Le chef se dote par la suite d'une accolade inversée dans le tombeau de Hans Jakob Wagner († 1626) à l'église paroissiale de Payerne. Ainsi, jusqu'au milieu du XVIIe siècle, la targe et ses diverses variantes supplantent le contour traditionnel dit «scutiforme» [19] et l'écu à pointe en demi-cercle, très utilisés au Moyen Age. Deux nouveaux modèles apparaissent en 1628 [20] et 1635 [21] : le médaillon de forme ronde et l'ovale, qui cohabitent à la fin du XVIIe siècle avec l'écu à base en accolade, avant de s'imposer entre 1730 et 1770. Trois contours particuliers, rares dans le corpus, sont également présents dans la seconde moitié du XVIIe siècle : l'écu dit « Renaissance italienne » à la silhouette découpée [22] ; l'écu français échancré et chantourné se terminant par une accolade [23] ; et l'écu en forme de « crâne de bœuf » au chef droit, deux encoches symétriques et à la pointe particulièrement aiguë [24].

Or, les contours les plus fantaisistes se retrouvent autour des années 1740 sous la forme de blasons trilobés [25] voire quadrilobés [26] inscrits dans un cartouche de style rocaille asymétrique. Ce style gagne par ailleurs tous les cartouches contenant un écu ovale, en concurrence dès 1726 avec le style Régence Louis XV composé de coquilles et d'oreilles latérales symétriques [27]. Quant à l'écu en losange, il concerne comme il se doit trois monuments de jeunes filles de moins de 18 ans entre 1719 et 1771 [28].

18. Pastoureau 1997, p. 92.
19. Un rectangle se terminant par un arc brisé. Cf. Pastoureau 1997, p. 91.
20. Hélène Tiller († 1628) à Romainmôtier.
21. Jakob von Greyerz († 1635) à la cathédrale de Lausanne.
22. Monument de la Française, réfugiée huguenote, Marie Barrier († 1638) à Aubonne.
23. Jean-Rodolphe Mestral († 1660) à l'église paroissiale de Payerne.
24. William Cawley († 1666) à Vevey.
25. Pierre Seignoret († 1738) à Vevey.
26. Samuel Ludwig von Wattenwyl († 1745) à l'église paroissiale de Payerne.
27. Jeanne-Salomé de Watteville († 1726) à Granges-près-Marnand.
28. Monuments d'Anne-Catherine Sinner († 1719) et d'Anne-Charlotte de Gingins († 1739), tous deux à l'église paroissiale de Payerne, ainsi que de Marie-Elisabeth Locher († 1771) à la cathédrale de Lausanne.

Les éléments parahéraldiques

Plusieurs éléments s'ajoutent à la composition héraldique simple et classique, constituée d'un écu armorié ; ces décors sont qualifiés de parahéraldiques car ils ne figurent pas dans le système armorié originel à l'exception des cimiers. Ils servent essentiellement à la mise en valeur visuelle des armoiries ; leur usage n'est pas codifié et diffère d'une époque à l'autre, d'un artiste à l'autre. Ainsi, un heaume, généralement de face[29], à visière fermée, timbre fréquemment l'écu dès les années 1600 jusqu'au tombeau d'Anna Maria von Hallwyl († 1679) qui marque l'avènement de la couronne, de plus en plus souvent substituée au casque[30]. Il est habituellement surmonté d'un cimier dont les plus simples reprennent l'une ou l'autre figure du blason[31]. A partir du monument de Jeanne-Salomé de Watteville († 1726) à Granges-près-Marnand, la mode de timbrer l'écu de deux voire trois heaumes et cimiers, destinés à indiquer les ascendances et alliances, apparaît à quelques reprises (fig. 90)[32].

La couronne à fleurons, feuilles, croix ou perles – motifs hérités de la hiérarchie nobiliaire – remplace progressivement l'usage du heaume et du cimier dès la fin du XVIIe siècle. Son succès au siècle suivant s'explique sans doute par le signe de distinction qu'elle évoque. Les quelques heaumes subsistant au XVIIIe siècle prennent alors un caractère archaïsant suggérant l'ancienneté des armes. Avec l'apparition de la couronne, l'entourage de l'écu se transforme. Aux virevoltants lambrequins (lambeaux de tissu évoquant les tournois médiévaux) sortant du heaume sont préférés palmes, feuilles d'acanthe, rameaux et lauriers. Deux palmes nouées ouvrent la perspective d'un décor végétal plus simple et plus réaliste dès la fin du XVIIe siècle. Or, dès 1719[33], les feuilles d'acanthe, dont les contours rappellent certainement les lambrequins, supplantent les deux palmes jusqu'à la venue de la couronne de laurier vers la fin du même siècle[34]. Ces feuilles d'acanthe coexistent cependant avec le choix plus sobre d'une palme, à l'exemple de la dalle de Johanna Salomé Effinger († 1739) à l'église paroissiale de Payerne (fig. 91).

Fig. 90. Granges-près-Marnand, monument de Jeanne-Salomé de Watteville († 1726), détail (Photo Claude Bornand).

Les devises, tenants et supports prennent plus rarement place dans la composition héraldique de ce corpus funéraire. Le premier monument à présenter deux supports soutenant l'écu date de 1710[35]. Plus rarement sous la forme d'animaux héraldiques, des figures iconographiques se placent plus fréquemment derrière l'écu, à l'exemple du Chronos ailé[36] dès la seconde moitié du XVIIIe siècle.

29. A l'exception des heaumes de profil de Susanne Horn († 1618), à Aigle, et de Philippe Sylvestre-Dufour († 1688) à Vevey, ainsi que des casques à trois quarts d'Emmanuel Tribolet († 1706) à Concise, de Johannes Stürler († 1737) à Begnins, et de Johann Friedrich Wurstemberger († 1744) à Aigle.

30. Ce passage se concrétise davantage dès 1700 ; le casque ne disparaît cependant pas totalement. Voir les monuments de : Jakob Jenner († 1724) à Aigle ; Jeanne-Salomé de Watteville († 1726) à Granges-près-Marnand ; Beat Jakob May († 1730) à Nyon ; Johannes Stürler († 1737) à Begnins ; Frédéric de Gingins († 1741) à l'église paroissiale de Payerne ; Johann Friedrich Wurstemberger († 1744) à Aigle ; Daniel-David d'Arnay († 1757) à Moudon ; Gaspard de Smeth († 1771) à Coppet ; Louis-Auguste d'Affry († 1793) à Assens.

31. Hans Jakob Wagner († 1626) à l'église paroissiale de Payerne, qui reprend la roue de ses armes pour cimier.

32. Johannes Stürler († 1737) à Begnins, et Frédéric de Gingins († 1741) à l'église paroissiale de Payerne.

33. Le premier exemple d'écu à volets d'acanthe est la dalle d'Anne-Catherine Sinner († 1719) à l'église paroissiale de Payerne.

34. Monument de Jean-Louis Couvreu de Deckersberg († 1775) à Vevey.

35. Deux griffons héraldiques soutiennent les armes d'Abraham de Crousaz († 1710) à la cathédrale de Lausanne. Le deuxième exemple est celui du lévrier et du lion de Frédéric de Gingins († 1741) à l'église paroissiale de Payerne.

36. Jeanne-Salomé de Watteville († 1726) à Granges-près-Marnand, Jeanne-Catherine Steiger-de Muralt († 1727) à Yverdon, ou encore Ludwig von Wattenwyl († 1769) à la cathédrale de Lausanne.

Fig. 91. Payerne, église réformée paroissiale, monument de Johanna Salomé Effinger († 1739), détail (Photo Laurent Dubois).

Fig. 92. Payerne, église réformée paroissiale, monument de Frédéric de Gingins († 1741), détail (Photo Laurent Dubois).

Encore moins nombreuses, les devises s'ordonnent sous l'écu, inscrites dans une banderole ou un phylactère, telles que le « *Cum deo omnia* » de Frédéric de Gingins († 1741) (fig. 92) ou le « *In cruce triumphum* » de Daniel-David d'Arnay († 1757), dernier exemple du corpus. Quant au cri d'armes placé au-dessus du blason, il ne concerne que la dalle de l'Italien Giovanni Francesco Biondi († 1644), à Aubonne.

Le souvenir d'une ancienne hégémonie patricienne perdure encore aujourd'hui au travers de monuments funéraires ornant les parois et les pavements des églises vaudoises. Des blasons aux épitaphes, le patriciat habite toujours les lieux de culte bien que quelques tombeaux aient été privés de leurs armes ou aient simplement disparu lors de rénovations ou de restaurations. Or, une autorité longue de plus de deux siècles ne peut s'effacer en une révolution ou une réaffectation. Que seraient ces églises sans le décor des monuments funéraires ? L'héraldique est le premier voire le seul décor figuratif des temples dépouillés. En tant que « modèle idéal de portrait », le langage armorié avec ses rares couleurs et ses figures métaphoriques parvient à s'imposer dans l'univers visuel des protestants qui n'autorisent guère d'autres représentations par l'image. Bien plus qu'un portrait de défunt, le décor héraldique est instantanément mis à profit de la nouvelle autorité bernoise qui cherche à s'affirmer et à s'inscrire dans l'histoire à la manière d'une dynastie moderne. L'art armorié des tombeaux est par conséquent intimement lié à l'intérêt politique de la société de l'Ancien Régime et tend à disparaître vers la fin de celui-ci.

Une étude plus large des décors héraldiques funéraires confirme d'ailleurs le lien généralement établi entre l'art armorié et le besoin d'asseoir ou de légitimer une autorité. L'héraldique est donc plus qu'une simple science auxiliaire, servant à dater et à identifier des blasons : elle permet de mieux saisir non seulement les objectifs politiques, mais encore le goût des familles patriciennes, qui suit l'évolution des modes formelles et stylistiques. Ainsi, malgré les contraintes du langage armorié, de grandes variations dans les ornements extérieurs ont lieu. Ces variations révèlent les interactions entre les souhaits du commanditaire, le libre arbitre de l'artiste et le goût de l'époque. Il est important de souligner que toutes ces informations ne peuvent être rassemblées sans une analyse étendue et précise du décor héraldique funéraire.